HAL
open science

L'œuvre de Hilma Granqvist : L'Orient imaginaire confronté à la réalité d'un village palestinien

Falestin Naili

To cite this version:

Falestin Naili. L'œuvre de Hilma Granqvist : L'Orient imaginaire confronté à la réalité d'un village palestinien. Revue d'études palestiniennes, 2007, 105, pp.74-84. halshs-00622888

HAL Id: halshs-00622888

https://shs.hal.science/halshs-00622888v1

Submitted on 13 Sep 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'œuvre de Hilma Granqvist : L'Orient imaginaire confronté à la réalité d'un village palestinien

Falestin Naïli
Revue d'Etudes Palestiniennes, no. 105, automne 2007, pp. 74-84

Cet article est dédié à la mémoire de Mousa Sanad, fondateur du Centre du patrimoine populaire palestinien à Artas, décédé en janvier 2005.
Les citations sont traduites de l'anglais par F. Naïli.

Introduction

Bien que l'œuvre de l'anthropologue finlandaise Hilma Granqvist ait connu une véritable renaissance dans les milieux académiques scandinaves et nord-américains à partir des années 1980, elle reste peu connue en France et dans les pays francophones[1]. Les cinq monographies qu'elle a écrites pendant les années du mandat britannique portent sur la vie des paysans palestiniens, et décrivent « *les trois grands événements de la biographie humaine*[2] »: naissance, mariage et mort. Son œuvre a été reconnue par des anthropologues éminents de son époque, comme Margaret Mead et Evans-Pritchard, mais le milieu académique finlandais n'était pas prêt à l'accueillir et elle n'y fit jamais carrière. Ayant rompu avec le modèle orientaliste classique[3] comme cadre *sine qua non* des études sur la Palestine, sa méthodologie et ses conclusions n'étaient pas acceptables à l'époque pour ce milieu. Or, c'est précisément sa rupture avec ce modèle qui rend son travail moderne et qui a justifié la renaissance de son œuvre. Elle faisait ce qui est devenu l'idéal de l'anthropologie seulement après les années 1950 : elle donnait la parole aux « objets de recherche », qui, dans ses monographies, sont des véritables acteurs et sont même considérés comme des experts.

Le nom de Hilma Granqvist est également connu ailleurs : dans le village d'Artâs au sud de Bethléem, non seulement l'ancienne génération se souvient d'elle avec affection, mais même la jeune génération a entendu parler d'elle sous son nom d'adoption : Sitt Halima[4]. De plus, son œuvre a été un facteur important dans la prise de conscience de la valeur du patrimoine populaire palestinien parmi les habitants du village, l'un d'entre eux ayant même créé un Centre du patrimoine populaire palestinien à Artâs, citant Hilma Granqvist comme son inspiratrice.

Les monographies de Granqvist traitent des coutumes liées au mariage ainsi que de l'enfance, de la naissance et de la mort à Artâs. Son premier travail publié fut sa thèse intitulée *Marriage Conditions in a Palestinian Village* qu'elle présenta en 1931 à l'académie privée « Abo Akademi » en Finlande, après qu'elle eut été refusée par l'université d'Helsinki. Sa thèse, recommandée pour publication par les anthropologues finlandais Edward Westermarck et Rafael Karsten, fut suivie en 1935 d'un tome II. Dans les deux tomes, elle présente une étude comparative de tous les mariages des derniers cent ans à Artâs, correspondant à la durée de la mémoire des villageois.

En 1947 et en 1950, *Birth and Childhood Among the Arabs* et *Child Problems Among the Arabs* furent respectivement publiés à Helsinki et à Copenhague. Son dernier livre, Muslim *Death and Burial. Arab Customs and Traditions studied in a Village in Jordan* fut publié en 1965 à Helsinki dans les « Commentationes Humanarum Litterarum » de la Société scientifique finlandaise.

Pendant ses séjours à Artâs, Granqvist prit près de mille photos qu'elle voulait publier, un projet empêché par sa mort en 1972. En 1981, Karen Seger a fait paraître à Londres une partie de ses photos dans le livre *Portrait of a Palestinian Village*. C'est à cette publication que l'on doit, semble-t-il, une part du renouveau d'intérêt que suscite le travail de l'anthropologue finlandaise.

Granqvist écrivit la quasi-totalité de ses ouvrages en anglais, à l'exception d'un article sur les contes populaires des femmes d'Artâs, paru en allemand[5], et son livre *Arabiskt Familjeliv* (sur la vie familiale arabe) qui fut publié en 1939 et pour lequel elle recevra le Prix scandinave pour la popularisation de la littérature scientifique[6].

La formation de Granqvist et son projet de recherche initial

Hilma Granqvist (1890-1972) arriva à Jérusalem en août 1925 pour faire une étude sur les femmes de l'Ancien Testament. Aujourd'hui, cependant, elle est connue pour avoir écrit cinq monographies et plusieurs articles sur la vie des paysans à Artâs. Quelle fut la cause de ce changement de projet ?

Finlandaise d'origine suédoise, Hilma Granqvist avait suivi des études de pédagogie, d'histoire et de philosophie à l'université d'Helsinki jusqu'en 1921. Avant de se rendre en Palestine, elle avait passé quelques mois à l'université de Berlin pour y approfondir ses connaissances de l'Ancien Testament[7]. Granqvist arrivait en Palestine à un moment où beaucoup de scientifiques occidentaux insistaient sur l'urgence d'une étude de la société palestinienne qu'ils voyaient se transformer très rapidement[8]. Dès son arrivée à Jérusalem, elle participait à un cours sur la recherche en Palestine à l'Institut allemand protestant pour les sciences de l'Antiquité en Terre sainte (Deutsches Evangelisches Institut für Altertumswissenschaften des Heiligen Landes). Dans le cadre de ce cours (où elle était d'ailleurs la première femme à être admise[9]), elle a pu faire beaucoup de petites expéditions en Palestine. Pendant ces expéditions, elle commença à penser qu'une vraie compréhension de son sujet nécessitait une étude approfondie des femmes palestiniennes contemporaines. Peu après, elle choisissait le village d'Artâs pour son travail de terrain, d'une part en raison de sa proximité avec Jérusalem[10], et, d'autre part, parce qu'elle savait que Louise Baldensperger y habitait et y accueillait des chercheurs occidentaux[11]. Cette dernière était la fille d'un missionnaire alsacien qui avait été le premier Européen à s'installer à Artâs au milieu du XIXe siècle.

Artâs avait attiré de nombreux orientalistes et topographes bibliques à partir du XVIIIe siècle, car ils supposaient que la vallée fertile où se trouve le village était le site des jardins de plaisance du roi Salomon[12] qui régna à Jérusalem au Xe siècle av. J.-C. Près d'Artâs, se trouvent trois anciens bassins qui collectent l'eau de plusieurs sources naturelles de la région ; ils sont appelés les bassins de Salomon (*burak Sulayman*) et ont approvisionné Jérusalem en eau jusqu'en 1948[13]. En raison de la présence d'eau et de ses liens supposés avec la Bible, Artâs fut l'un des premiers villages palestiniens à avoir vu arriver des colons occidentaux au XIXe siècle, notamment des protestants millénaristes qui travaillaient au « rétablissement » des juifs en Palestine en vue du « retour du Christ ».

Granqvist n'était pas à Artâs depuis longtemps qu'elle modifiait entièrement sa démarche. S'étant rendue compte qu'une étude des femmes palestiniennes ne pouvait pas être réalisée sans une étude de la société palestinienne en général, elle se décida pour une étude ethnographique approfondie de la société villageoise d'Artâs. Au départ, cette analyse devait

être comparative, mais plus son séjour à Artâs se prolongeait, plus elle voyait les avantages d'une étude monographique qu'elle comparait à une fouille archéologique dont l'objectif était « *d'exhumer toutes les traditions, les coutumes et les façons de penser*[14] ». Entre 1925 et 1931, Granqvist fit deux longs séjours (entre 15 et 18 mois) à Artâs[15]. Elle y retourna pour quatre mois en 1959[16].

Granqvist n'avait pas de directeur scientifique pour son travail de terrain. Elle était soutenue par des professeurs et mentors européens, ainsi que par deux folkloristes palestiniens, Tawfiq Cana'an et 'Umar Salih al-Barghouthi[17]. Ces derniers discutaient de son travail avec elle et l'assistaient pour les traductions de l'arabe.

Granqvist et l'orientalisme classique

Hilma Granqvist critiquait la littérature existante sur la Palestine pour ses lacunes ethnographiques et pour son manque d'exactitude, qui – à son avis – étaient dus au moins en partie à l'association trop étroite faite entre les coutumes contemporaines palestiniennes et celles de la Bible, en particulier celles de l'Ancien Testament. Bien qu'elle crût qu'il existait des parallèles entre les coutumes des Palestiniens contemporains et les coutumes bibliques, elle portait un regard critique sur la création d'un lien trop étroit entre les deux. Elle pensait que beaucoup de chercheurs de son époque avaient succombé à ce qu'elle appelle le danger biblique, c'est-à-dire « *la tentation d'identifier de manière non critique les us et les coutumes et les visions de la vie d'aujourd'hui avec ceux de la Bible, particulièrement ceux de l'Ancien Testament […] On doit toujours se rappeler que l'on étudie les traditions des Arabes musulmans, et non pas celles des Juifs, et qu'il y a une période de 2000 ans et plus entre eux – un écart qui ne peut pas être expliqué par la seule référence à "l'Est immobile"*[18]. »

Toutefois, elle est également l'auteur de cet argumentaire : « *Les fouilles de lieux anciens en Palestine ne sont pas seules à être d'une grande valeur. Les coutumes des Arabes d'aujourd'hui montrent elles aussi de nombreux parallèles avec les us et coutumes bibliques, et illustrent la vie décrite dans la Bible. Plus les coutumes sont anciennes, plus le lieu se prête aux études ethnologiques et anthropologiques. Artas s'avérait être un bon choix*[19]. »

Granqvist n'avait pas complètement rompu avec l'orientalisme classique et son esprit exégétique. Or, elle notait des parallèles entre les coutumes qu'elle observait et les coutumes des peuples de l'Ancien Testament, notamment dans l'index du tome II de son livre *Marriage Conditions in a Palestinian Village*. Si elle avait mené à son terme une étude sur les femmes de l'Ancien Testament à travers celle des femmes palestiniennes contemporaines, elle aurait pu satisfaire les nombreux orientalistes qui se penchaient sur la Palestine à l'époque. Ainsi « l'explorateur » français Ganneau écrivait-il en 1880, à propos des femmes palestiniennes :

« […] *les femmes continuent d'être les dépositaires de souvenirs anciens que l'on rechercherait en vain chez les hommes. En effet, elles se tiennent derrière leurs époux depuis des siècles* […] *Il serait très intéressant d'examiner précisément ces filles de Canaan, d'étudier leurs coutumes particulières, leurs danses funéraires, leurs chants de noces et de deuil, leurs préjugés, leurs légendes bizarres, leurs formes d'expressions habituelles et tant d'autres sujets, jusqu'aux détails de leur toilette, qu'Isaïe dénonce comme l'arsenal de l'idolâtrie.* […] *Il faut une femme pour approcher ce troupeau sauvage ; et une femme européenne préparée à pénétrer, sans l'aide d'un interprète, dans – comment dire ? – le harem de leurs idées et coutumes,* [cette Européenne] *emporterait un butin scientifique*

beaucoup plus précieux que ce que l'on peut trouver dans les sérails insignifiants de Constantinople et du Caire[20]. »

Il est intéressant de noter la façon dont cet auteur parle d'une telle enquête scientifique : une femme européenne pourrait *piller* le monde des femmes orientales. Les rapports de forces entre les chercheurs et leurs « objets » sont à nu dans cette expression, des rapports de forces que Granqvist ne voulait pas contribuer à consolider dans son travail ethnographique. Elle essaya par ailleurs de remettre en cause des idées reçues concernant la soumission de « la femme orientale ». Elle était persuadée qu'une fois qu'on écoutait les femmes parler elles-mêmes de leur vie, l'idée de l'oppression de « la femme orientale » n'était plus aussi claire qu'elle ne le semblait dans beaucoup d'écrits de cette époque[21].

En somme, Hilma Granqvist, dans sa recherche, s'est laissée guider par la réalité de la Palestine et a pris progressivement ses distances par rapport aux approches orientalistes de la Terre sainte. Or, dans son dernier livre, publié en 1965, elle définit son domaine de recherche en tant que « *Palestinian Muslim anthropology*[22] », s'éloignant ainsi clairement du champ sémantique des orientalistes. La marginalité de Granqvist semble relever en grande partie de son opposition à l'orientalisme de son époque. Bien qu'elle prît le discours biblique orientaliste comme point de départ[23], et bien qu'elle employât parfois le vocabulaire orientaliste, son analyse de la société rurale palestinienne allait fondamentalement à l'encontre de ce courant, surtout en ce qui concernait les femmes.

Donner la parole aux « objets de recherche »

Grâce à Hilma Granqvist, il existe désormais un riche fond d'informations sur de nombreux aspects de la vie sociale à Artâs. L'anthropologue a écrit en premier lieu sur le mariage, l'enfance, la mort et le deuil, mais ses écrits touchent aussi à la pratique religieuse, aux superstitions et à la médecine traditionnelle. Ce qui est frappant à la lecture des livres de Granqvist c'est la quasi-absence de son commentaire. Quand elle décrit une pratique sociale ou culturelle, elle préfère donner la parole aux femmes d'Artâs pour l'explication plutôt que de faire intervenir la sienne propre. C'est un choix conscient de sa part, qu'elle a fait afin d'éviter de donner des « *explications européennes* »[24]. Elle jugeait que les femmes étaient les meilleures informatrices pour sa recherche, parce qu'elles s'intéressaient plus aux détails que les hommes et parce qu'elles étaient moins influencées par des éléments extérieurs à leur culture et à leurs traditions[25].

Dans ses livres, elle ne donne pas une image monolithique de la communauté paysanne mais montre à plusieurs reprises la flexibilité et les contradictions dans les pratiques des gens. Elle insiste sur le fait que théorie et pratique puissent différer beaucoup dans la vie quotidienne au village, comme par exemple pour le choix d'une épouse : en théorie, il y avait une forte préférence pour les femmes d'Artâs, et en particulier pour la cousine paternelle, mais en réalité, presque la moitié des mariages enregistrés par Granqvist étaient conclus entre des hommes d'Artâs et des femmes d'ailleurs. Granqvist souligne également l'aspect matériel du mariage, puisque la dot d'une fille de la famille permettait souvent à son frère de payer la dot de sa future épouse[26]. Cette obligation envers sa sœur le motivait davantage à la protéger, y compris de son mari et de sa famille[27]. De plus, les cadeaux que l'époux recevait le jour de son mariage était une forme de crédit : il était désormais redevable envers ceux qui les offraient et devait les repayer sous la forme d'un cadeau de valeur égale pour une occasion fêtée dans leur maison. Granqvist qualifie ce système d'aide mutuelle[28]. Elle consacra beaucoup de pages à la question de la dot, pour montrer que celle-ci ne constitue nullement un

achat de la femme[29]. Elle fit une comparaison entre le prix du sang (*diya*, l'argent qui, afin d'éviter la vengeance, doit être payé par ceux qui sont censés être responsables d'un meurtre) et la dot (*fed*) pour clarifier le vécu de ces coutumes. Elle cite un proverbe courant à Artâs : « *id-diye wa fed il wiliye mafish barake* [30]» (Il n'a pas plus de bienfait dans la *diya* que dans la dot de la fille.).

Granqvist ne donnait pas seulement la parole aux femmes d'Artâs, elle les reconnaissait également comme les spécialistes des pratiques qu'elle étudiait. Ainsi, 'Alya Ibrahim et Hamdiye Sanad sont-elles présentées comme membres de son « comité de recherche » au même titre que Louise Baldensperger. Granqvist remettait rarement en question les explications données par les trois membres de son « comité », mais essayait de les comprendre et de les replacer dans le contexte du village.

Louise Baldensperger

Au début du travail de terrain de Granqvist, ce fut Louise Baldensperger qui introduisit la jeune anthrpologue dans la société villageoise et lui servit d'interprète lors de ses rencontres avec les villageois. Même quand Granqvist fut devenue plus indépendante, maîtrisant mieux le dialecte de la région, le point de vue de Louise Baldensperger continua à influencer celui de Granqvist. Les deux femmes, malgré leur différence d'âge, étaient devinrent amies, ce dont témoigne le fait que Louise Baldensperger lui ait donné tous les papiers et photos de sa famille avant sa mort.

Louise était la fille d'un missionnaire alsacien, Henri Baldensperger, qui fut le premier Européen à s'installer à Artâs au milieu du XIXe siècle. Seul membre de la famille à être restée dans le village après le départ de ses frères[31], elle gagnait sa vie en fabriquant des souvenirs confectionnés avec les fleurs et les plantes mentionnées par la Bible et en les vendant à Jérusalem, où se trouvait une importante communauté d'Européens[32]. Louise accueillait des chercheurs en études bibliques, en archéologie, en botanique et en anthropologie dans sa maison à Artâs[33]. Elle n'a écrit qu'un seul livre, *From Cedar to Hyssop*, une étude approfondie sur l'utilisation et le folklore des plantes en Palestine qui était le produit d'une collaboration avec la folkloriste anglaise Grace M. Crowfoot[34]. Mais, en tant qu'informatrice, Louise Baldensperger a néamoins contribué à des nombreux travaux folkloriques et anthropologiques. Hilma Granqvist appréciait beaucoup son aide et sa contribution à son travail : « *Le fait que ma collègue à Artas, Louise Baldensperger, ait réellement vécu dans le village pendant plus de 30 ans et qu'elle ait très bien connu la population, était pour moi une aide d'une valeur inestimable. Par son grand intérêt pour le folklore, qui semble être un trait de famille, elle a rassemblé une riche expérience des us et coutumes et* [du mode de] *vie des* fellahin[35], *notamment dans son village. Elle m'a ouvert les yeux sur beaucoup de choses caractéristiques de la vie villageoise et, grâce à elle, j'ai gagné presque immédiatement la confiance et la sympathie des gens, ce qui m'a permis de participer à tout et de recevoir toutes les informations que je voulais*[36]. »

Dans sa note nécrologique[37] sur Louise Baldensperger, Grace Crowfoot décrit le début de leur collaboration, nous donnant ainsi un aperçu de la personnalité de Louise: « *Sa présentation était tellement rapide et tellement vivace, pleine d'événements bizarres et de phrases pleines d'esprit, que je rêvais des moyens qui me permettraient de tout noter aussi rapidement*. […] *Cela n'était pas parfait, et souvent* [c'était] *un médiocre écho de l'esprit et de la saveur de son discours, mais elle ne pouvait pas être persuadée d'écrire elle-même, ni en Français, ni en Allemand ou en Anglais, bien qu'elle pût converser dans les trois* [langues].

Elle ne connaissait pas l'arabe dans sa forme littéraire, mais elle le parlait comme une enfant du pays, avec une connaissance du dialecte et d'un parler plus élégant. […] *Elle était sagace et n'avait pas d'illusions sur la vie dans le village, elle connaissait bien ses aspects crus et durs, mais elle savait aussi qu'on y trouvait de la vertu, et elle tenait absolument à ce que ses visiteurs ne méprisent pas les* fellahin, *et ne les traitent pas comme des êtres sans idéaux. "Ecris ! me disait-elle, comme les gens de ce village sont bien avec les aveugles et les malades."*[38] »

Louise était donc le premier lien entre les gens du village et les chercheurs, et, comme le montre la citation précédente, elle se faisait parfois l'avocate des habitants d'Artâs. Elle était « Sitt Luiz » pour les villageois et villageoises et elle semble avoir fait partie de la vie quotidienne d'Artâs. Elle était invitée aux mariages et aux enterrements, et ses interventions dans la vie quotidienne étaient acceptées et appréciées, selon Hilma Granqvist, qui raconte entre autres les tentatives de Louise pour réconcilier des couples séparés.

Les photographies de Granqvist

Les clichés pris par Hilma Granqvist pendant les années 1920 et 1930 sont parmi les premières photographies ethnographiques des Palestiniens, bien qu'elles fussent surtout destinées à servir d'aide-mémoire. A l'opposé de beaucoup d'autres photographes de l'époque, le prisme biblique ne faisait pas partie de la démarche documentaire de Granqvist. L'historienne Annelies Moors a souligné la différence entre les photographies de Granqvist et les photographies typiques de l'époque : « Alors que Granqvist travaillait avec des villageois musulmans, qui étaient généralement perçus comme les meilleurs représentants du mode de vie et du comportement biblique, les photos qui évoqueraient de telles connections bibliques sont inexistantes dans son œuvre. Il n'y a pas de tentatives évidentes pour créer ou repérer des scènes qui pourraient être perçues comme des représentations d'événements ou de personnes bibliques : aucune Madone avec enfants, pas d'ateliers de charpentiers, pas de champs de Boaz ni de bergers portant des agneaux[39]. »

Elle se distinguait des photographes commerciaux parce qu'elle n'utilisait pas les « types » dans sa représentation des habitants d'Artâs, prenant soin de noter les noms des personnes photographiées : « *Alors que la plupart de ces photographies* [commerciales] *marquent quelque distance entre le photographe et le sujet, beaucoup de photographies de Granqvist expriment une certaine intimité et proximité. La conception des types est ébranlée, notamment par le grand soin que met Granqvist à nommer les gens représentés*[40]. » De plus, Granqvist n'essayait pas d'effacer les traces de modernité dans ses représentations photographiques de la vie à Artâs[41] et, dans les commentaires de ses photos de femmes, elle veillait à ne pas créer une image de la femme orientale soumise. Au contraire, elle essayait de mettre en avant l'image que les femmes avaient d'elles-mêmes : fortes, compétentes, dignes de respect[42].

Reconnaissance, rejet et renaissance

C'est seulement après sa mort que les travaux de Hilma Granqvist ont été généralement reconnus comme une œuvre anthropologique pionnière. La vaste majorité du corps académique de l'époque n'était pas prête à accepter sa méthodologie ni ses conclusions. Comme nous l'avons mentionné plus haut, sa thèse à l'université d'Helsinki fut rejetée en 1930 ; seule l'université privée Abo Akademi l'accepta, en 1931.

Comment peut-on expliquer ce rejet ? En Finlande, presque toutes les disciplines académiques concernées par son projet de recherche étaient influencées par le courant orientaliste. Granqvist réfutait l'idée de ce courant qui prétend qu'il existe un Orient en soi, invariable et éternel. L'anthropologue finlandaise Riina Isotalo nous apprend qu'en abandonnant son thème de départ – les femmes dans l'Ancien Testament – et en se tournant vers les paysans palestiniens de son temps, elle abandonna aussi deux bases importantes de la recherche pratiquée par ses collègues, c'est-à-dire « […] *l'aspect exégétique chrétien qui appartient essentiellement à l'identité du discours de l'orientalisme classique, et, en termes de méthodologie, la reconstruction du passé dans le présent*[43] ».

Dans le cadre de l'anthropologie, elle s'éloignait des écoles du comparatisme britannique et du fonctionnalisme en s'attachant à l'étude d'un seul village. L'école fonctionnaliste se préoccupait alors des études de groupes ethniques et de tribus[44]. Néanmoins, quelques anthropologues éminents reconnaissaient la valeur du travail de Granqvist. Dans une critique de *Marriage Conditions in a Palestinian Village*, Evans-Pritchard écrivait en 1937 : « *On ne saurait trop estimer le livre de Mademoiselle Granqvist. Son habilité descriptive et son usage des textes sont excellents. Ses statistiques sont bien organisées. Aucun anthropologue n'a fait mieux qu'elle en termes de méthodes de travail de terrain. En notant ses données, elle met clairement l'accent sur la manière dont les règles formelles et la pratique réelle s'influencent mutuellement, et sur les relations entre la conduite individuelle et la structure sociale. Les "interrelations" sociales sont définies et illustrées avec beaucoup de détails. Les normes sociales sont expliquées à la fois dans les paroles des informateurs et en citant de nombreuses situations réelles qui les évoquent. De plus, ce n'est pas simplement une étude limitée aux cérémonies de mariage ou même aux relations maritales, mais* [cette étude] *traite des conditions de la famille et de la parenté en général. L'auteur mérite d'être félicitée pour son excellent travail*[45]. »

Margaret Mead écrivit une critique de *Birth and Childhood among the Arabs* et *Child Problems among the Arabs* en 1951, où elle fait l'éloge de la minutie avec laquelle Granqvist traite ses sujets. « *Les données sont organisées simplement de manière à ce qu'on comprenne quelque chose de la vie des femmes et des enfants sans nul recours aux outils de la psychologie* […] *la fidélité aux données de l'ethnographe et la richesse en exemples et citations directes font* [de ce travail] *un document qui peut être utilisé dans l'interprétation d'autres types de données sur la culture arabe*[46]. »

Malgré cette reconnaissance, Granqvist n'a jamais pu obtenir un poste académique. Ne s'étant jamais mariée, elle gagnait sa vie en écrivant des articles pour une revue finlandaise, *Suomen Kuvalehti*[47]. Après son décès en 1972, ses manuscrits furent légués au Palestine Exploration Fund à Londres et répertoriés par les anthropologues Shelagh Weir et Emanuel Marx. Les notes de Granqvist en suédois, anglais, allemand et arabe sont les témoins d'une vie érudite vouée à la recherche sur la Palestine.

La renaissance qu'a connue l'œuvre de Granqvist est due à une confluence de divers facteurs. Dans un premier temps, la critique de l'orientalisme proposée par Edward Said est le début d'une focalisation critique sur les écrits orientalistes et sur ceux qui rompaient avec ce discours à une époque où il était encore majoritaire. Dans un deuxième temps, la période d'avant la grande rupture de la *Nakba* de 1948 devint, à partir des années 1980, une préoccupation importante pour les chercheurs en sciences humaines et sociales travaillant sur la Palestine. L'œuvre de Granqvist est, pour cette époque, unique en son genre, puisqu'il n'existe pas d'autres études ethnographiques de longue durée sur un seul village pour la

période d'avant 1948. Et, dans un dernier temps, ses écrits et son parcours ont été revendiqués par la nouvelle discipline des « *women's studies* » et des « *gender studies* » qui a commencé à s'organiser dans les milieux académiques anglo-saxons à partir des années 1980. Dans ce contexte, la démarche de Granqvist, qui donnait la parole aux femmes, était considérée comme un exemple précoce de l'approche anthropologique du « genre » (c'est-à-dire la construction sociale de l'identité sexuelle, idée prônée par les '*gender studies'*). Parallèlement, le rejet de son œuvre a parfois été interprété par les chercheurs en '*gender studies'* comme un rejet dû au fait que Granqvist était une *femme* universitaire remettant en cause le caractère indispensable du discours orientaliste qui était surtout produit par des hommes.

A la fin des années 1990, en Finlande, un réseau académique international était créé, dont le nom rendait hommage à Hilma Granqvist : le « Halima Nordic Network for Research on Gender and Society in the Middle East ». Il fut parmi les sponsors d'une conférence internationale sur les études de la société et du « genre » au Moyen-Orient intitulée « In the Footsteps of Hilma Granqvist », qui eut lieu à Bethléem en 1997 et réunit les chercheurs palestiniens et ceux qui, venus d'Europe, avaient utilisé l'œuvre de Granqvist dans leurs recherches.

Sans être liée à ce réseau, l'anthropologue américaine Celia Rothenberg se rendit en Palestine en 1995 pour suivre le chemin tracé par Granqvist et étudier les liens de parenté à Artâs. Elle a mené à bien une étude passionnante sur le rôle des histoires de djinns (esprit) dans la société villageoise, surtout par rapport aux questions du « genre ».

La mémoire de Sitt Halima à Artâs

Deux femmes ont montré combien le souvenir de Hilma Granqvist était toujours vivace à Artâs : Celia Rothenberg et Mia Grondhal. Cette dernière a photographié les mêmes personnes qu'avait photographiées Hilma Granqvist à Artâs. Les clichés, côte à côte, de l'une et de l'autre ont fait l'objet d'une exposition en 2000.

C'est en réalisant son travail de terrain à Artās de 1995 à 1996 que Celia Rothenberg put constater la vivacité de la mémoire de Hilma Granqvist et de Louise Baldensperger, non seulement parmi la génération de leurs contemporains, mais aussi parmi les générations suivantes. Ces deux femmes ont laissé une telle trace dans la mémoire collective des habitants d'Artâs qu'il est difficile de les dissocier. La façon dont les gens commençaient et terminaient leurs récits sur elles est très intéressante : au début, ils parlaient souvent des membres de leurs familles qui connaissaient Sitt Luiz et Sitt Halima et, à la fin, ils essayaient de se rappeler des membres des familles de ces dernières qui seraient venus à Artâs ou auraient écrit des lettres. Souvent ils pensaient que les deux femmes étaient de la même famille, des cousines peut-être, et que Celia Rothenberg était leur proche aussi. Ainsi, explique Rothenberg, ils ont créé un arbre généalogique imaginaire qui lie tous les chercheurs étrangers l'un à l'autre et aussi à leurs ancêtres[48].

La mémoire des deux femmes est particulièrement forte parmi les descendants de ses informatrices principales. Dans la brochure accompagnant l'exposition des photographies de Mia Grondahl, Mousa Sanad, fondateur du Centre du patrimoine populaire palestinien[49] à Artàs et neveu de Hamdiye Sanad (l'un des membres du « comité de recherche » de Granqvist, ainsi que je l'ai dit plus haut), s'exprime ainsi : « *Il y a trois femmes dans ma vie : ma mère Fatme, mon épouse Mouna, et Sitt Halima*. » Mousa Sanad, un instituteur, disait souvent que

Hilma Granqvist avait été son inspiratrice pour l'établissement du Centre. Son intérêt pour l'œuvre de Granqvist et l'histoire de son village natal avait commencé un jour en 1971, lors d'une rencontre avec un chercheur américain à Artâs qui lui montrait son arbre généalogique dans un des livres de Granqvist. Le fait que quelqu'un de l'autre bout du monde en sache plus sur l'histoire de sa famille que lui-même l'avait beaucoup gêné et depuis il lisait tout ce qu'il pouvait trouver sur l'histoire et le patrimoine de son village et de la Palestine. Dès le début de sa retraite en 1993, il fonda le Centre du patrimoine qui existe toujours.

Celia Rothenberg pense que Mousa Sanad sentait une très forte attache – généalogique et intellectuelle – avec sa tante Hamdiye, au point qu'il se considérait comme « l'héritier » de l'œuvre de Hilma Granqvist et Louise Baldensperger[50]. Il disait : « *Sitt Halima nous a aidé à préserver notre culture et notre histoire, et le moins que je puisse faire, c'est de préserver sa mémoire, et de prendre soin de notre patrimoine palestinien autant que possible*[51]. » Ainsi, aux yeux des Palestiniens, l'œuvre de Granqvist constitue également une preuve de leur enracinement dans leur pays. Cet aspect est particulièrement important compte tenu de l'expulsion dont ils ont fait l'objet dans le passé (et face à la menace d'expulsion qui perdure)[52] et de l'historiographie israélienne qui a essayé de minimiser l'enracinement des Palestiniens dans leur pays afin de justifier le projet sioniste.

Il faut noter que ce n'est certes pas seulement par affection pour Louise Baldensperger et Hilma Granqvist que les habitants d'Artâs ont entretenu et continuent d'entretenir la mémoire des deux femmes. Cette mémoire est aussi mise à profit pour attirer des touristes et des chercheurs, ainsi que pour susciter des projets de développement. Le tourisme a toujours été d'une grande importance pour l'économie de Bethléem et après l'arrivée de l'Autorité nationale palestinienne, les projets de développement avaient dynamisé beaucoup de secteurs de l'économie locale, particulièrement les secteurs de l'infrastructure et de la construction. Si cette conjoncture a probablement joué dans la renaissance de la mémoire de Granqvist à Artâs, il n'en est pas moins vrai que son souvenir et celui de sa collaboratrice Louise Baldensperger font partie intégrante de la mémoire collective des habitants d'Artâs.

L'œuvre et le destin de Hilma Granqvist méritent l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Palestine et il est regrettable que ses livres n'aient toujours pas été traduits en français et en arabe. Ses écrits témoignent de la vie quotidienne des habitants d'un village palestinien à une époque où la Palestine n'était vue qu'à travers un prisme biblique ou orientaliste, à quelques exceptions près. Il est particulièrement remarquable que Granqvist ait su se distancier du cadre biblique dans un lieu aussi fortement investi d'associations bibliques, qu'Artâs. Bien qu'elle n'ait pas prêté assez attention aux transformations historiques qui influençaient la vie à Artâs à l'époque[53], elle ne présente pas la société villageoise comme immobile. Au contraire, elle montre des complexités et des contradictions dans les pratiques sociales et culturelles qui avaient souvent été occultées dans les écrits des orientalistes à la recherche d'un Est stagnant.

Granqvist avait le courage de critiquer le discours de l'orientalisme classique à une période où il était encore incontesté. Elle a payé le prix de cette prise de position et n'a jamais pu accéder à un poste académique. Ses livres ont été publiés en un moment où il était particulièrement inopportun de montrer l'enracinement de la population palestinienne dans son pays, loin de toute association à des tribus telles que les Cananéens ou les Edomites. Son œuvre constitue à la fois une source importante sur la société villageoise palestinienne avant la Nakba et un exemple d'une recherche qui a laissé des traces tangibles sur son terrain.

Bibliographie

AUBIN-BOLTANSKI, Emma, *Prophètes, héros et ancêtres : les pèlerinages musulmans de Nabî Mûsâ et de Nabî Sâlih dans la construction nationale palestinienne*, thèse, Paris, EHESS, 2004.

BARGHOUTHI, Abdullatif M., *Arab Folk Stories from Artas*, Université de Birzeit, 1987.

CROWFOOT, Grace M. & Louise Baldensperger, *From Cedar to Hyssop. A Study in the Folklore of Plants in Palestine.* Londres, Sheldon, 1932.

CROWFOOT, Grace M., « Folktales of Artas », *Palestine Exploration Fund Quarterly Statement*, Londres, 1951.

GANNEAU, Claude Clermont, « The Arabs in Palestine », *The Survey of Western Palestine, 1882-1888 : Special Papers*, Londres, Archive Editions/ Palestine Exploration Fund, 1998, p. 315-330.

GRANQVIST, Hilma, *Marriage Conditions in a Palestinian Village, vol. I*, Helsinki, Societas Scientiarum Fennica, Commentationes Humanarum Litterarum, 1931.

GRANQVIST, Hilma, *Marriage Conditions in a Palestinian Village, vol. II*, Helsinki, Societas Scientiarum Fennica, Commentationes Humanarum Litterarum, 1935.

GRANQVIST, Hilma, *Birth and Childhood Among the Arabs*, New York, AMS Press Inc., juin 1947.

GRANQVIST, Hilma, *Child Problems among the Arabs*, Copenhagen, Munksgaard, 1950.

GRANQVIST, Hilma, *Muslim Death and Burial: Arab Customs and Traditions Studied in a Village in Jordan*, Helsinki, Societas Scientiarum Fennica, Commentationes Humanarum Litterarum, 1965.

ISOTALO, Riina, *Edward Westermarck and Hilma Granqvist in the field of Orientalist discourse in Finland*, Third Nordic Conference on Middle Eastern Studies, Joensuu, Finlande, juin 1995

MOORS, Annelies (article non publié), *Visions of Palestine, Visualizing Women in Palestine: Hilma Granqvist's Published Photographs*, 2000.

ROTHENBERG, Celia E., « Who are we for them? On doing research in the Palestinian West Bank », *Feminist Fields: Ethnographic Insights*, R. Bridgman, S. Cole, and H. Howard-Bobiwash, eds., Petersborough, Ontario: Broadview Press, 1999, p. 137-156

ROTHENBERG, Celia E., *Spirits of Palestine*, Lexington Books, 2004.

SAID, Edward, L'*Orientalisme*, Paris, Editions du Seuil, 1997.

SEGER, Karen, ed., *Portrait of a Palestinian Village: The Photographs of Hilma Granqvist*, Londres, Third World Centre for Research and Publishing, 1981.

TIBAWI, A.L., *British Interests in Palestine, 1800-1901, A Study of Religious and Educational Enterprise*, Aberdeen, Oxford University Press, 1961
WEIR, Shelagh, "Hilma Granqvist and her contribution to Palestine Studies", *British Society for Middle Eastern Studies Bulletin*, Vol. 2, No. 1, 1975 (sans numeration de pages)

ZILBERMAN, Ifrah, "Ethnographic Notebook: Hilma Granqvist and Artas: A Finnish Anthropologist in Israel", *Cambridge Anthropology*, v. 15, no.1, 1991, p. 56-69

Brochure d'une exposition des photographies d'Artas, Bethléem, Palestine, 2000, « Artas-Portrait of a Palestinian Village - Then and Now in Photos », Mia Grondhal.

Notes

[1] En 2003, la revue *Ethnologie française* a publié un article sur les travaux des orientalistes et anthropologues finlandais dans le monde arabo-musulman qui traite de l'œuvre de Granqvist parmi d'autres (Tuula Sakaranaho, « Des déserts d'Arabie aux faubourgs d'Helsinki », *Ethnologie française*, n° 2003/3).
[2] Granqvist, 1965, p. 9.
[3] Mon utilisation du terme « orientaliste » se réfère au travail d'Edward Said.
[4] Pour cet article, j'adopte une transcription simplifiée de l'arabe qui se limite à montrer les voyelles longues.
[5] L'article, « Aus dem Erzählungschatz palästinensischer Bauernfrauen », fut publié à Berlin en 1927 dans le *Palästinajahrbuch des Deutschen Evangelischen Instituts für Altertumswissenschaft des Heiligen Landes zu Jerusalem*.
[6]. Seger, 1981, p. 10.
[7]. *Ibid*., p. 9.
[8]. Granqvist, 1931, p. 5-6.
[9]. Weir, 1975. Article sans numérotation de pages.
[10]. Granqvist prenait des cours d'arabe à Jérusalem.
[11]. Selon la photographe suédoise Mia Grondahl, qui a suivi les traces de Granqvist dans les années 1990, Granqvist avait entendu parler de Louise déjà pendant son séjour à Berlin.
[12]. Ces jardins sont également connus sous le nom biblique d'Etham.
[13] Pour plus de détails sur ce système d'approvisionnement en eau, voir l'article de Vincent Lemire « Water in Jerusalem at the end of the Ottoman period (1850-1920), technical and political networks » dans *Bulletin du Centre de recherche français de Jérusalem*, 7 (2000), p. 137-150.
[14]. Aubin-Boltanski, Emma, « Prophètes, héros et ancêtres : les pèlerinages et Nabi Mousa et Nabi Salih dans la construction nationale palestinienne », thèse, Paris, EHESS, 2004.
[15]. Entre les deux premiers séjours, elle participa à un cours d'anthropologie donné par Edward Westermarck à l'Ecole économique de Londres ainsi qu'à un cours d'ethnologie à l'université de Leipzig. En été 1938, elle prit un cours d'anthropologie avec Firth et Malinowski à Londres. Elle était proche de l'école fonctionnaliste en anthropologie, mais ses travaux ne sont pourtant pas comparables aux travaux fonctionnalistes de l'époque.
[16]. Pendant les années 1930, Hilma Granqvist essaya sans succès d'obtenir un financement pour retourner en Palestine. Elle ne put obtenir une bourse – d'une fondation suédoise – qu'en 1959. Pendant les années de son absence, le Père Salvatore Bandak, un prêtre du couvent d'Hortus Conclusus à Artâs, la tenait au courant des événements du village (Granqvist, 1965, p. 10).
[17]. Zilberman, 1991, p. 65. Au sujet des folkloristes palestiniens, voir l'article d'Emma Aubin-Boltanski « Le folkloriste comme technicien de la mémoire » dans Picaudou (dir.) *Territoires palestiniens de mémoire*, Paris, Karthala, 2006.
[18]. Granqvist, 1931, p. 9.
[19]. Granqvist, 1947, p. 18.
[20]. Ganneau, 1880, p. 329-330. Charles Clermont Ganneau était un employé du consulat français à Jérusalem. Il fut engagé par le Palestine Exploration Fund britannique pour étudier les antiquités de Jérusalem et du sud de la Palestine (Tibawi, 1961, p. 201).
[21]. Granqvist, 1931, p. 21-22.
[22]. Granqvist, 1965, p. 9.
[23]. Moors, 2000, p. 4.
[24]. Granqvist, 1931, p. 19-20.
[25]. Granqvist, 1947, p. 25-26.

[26]. Granqvist, 1931, p. 137.
[27]. Granqvist, 1931, p. 139.
[28]. Granqvist, 1931, p. 129-130.
[29]. Granqvist, 1931, p. 133.
[30]. Granqvist, 1931, p. 139.
[31]. Son frère Philip, apiculteur connu et folkloriste/orientaliste, s'installa à Nice. Son frère Emile était apiculteur à Jaffa. Ses deux autres frères se sont installés en Alsace et en Afrique de l'Est.
[32]. Rothenberg, 1999, p. 147.
[33]. Barghouthi, 1987, p. 25.
[34]. Grace M. Crowfoot (1879-1957) était l'épouse de l'archéologue John Winter Crowfoot et s'installa à Jérusalem vers la fin des années 1920, à la nomination de son mari au poste de directeur de l'Ecole britannique d'archéologie de la ville. Elle fut connue pour ses publications sur le tissage au Soudan et en Palestine, mais elle a également écrit sur la botanique, un intérêt qu'elle avait en commun avec Louise Baldensperger. Grace Crowfoot rencontra Louise pour la première fois en 1927. Le livre *From Cedar to Hyssop* parut en 1932 à Londres (Sheldon Press) et à New York (Macmillan). Une fois que ce travail fut fini, Grace Crowfoot commença à écrire tous les contes populaires d'Artâs que connaissait Louise Baldensperger. Un article sur les contes populaires du village parut en 1951 dans le journal trimestriel *Palestine Exploration Fund Quarterly,* mais, jusqu'en 1987, tous les contes n'étaient pas publiés. C'est le professeur de langue arabe à l'université de Birzeit, Abdullatif Barghouthi, qui les publia quand la fille de Grace Crowfoot lui donna les manuscrits de sa mère.
[35]. « Fellahin' (falahin, *pl*. de falah) est le mot arabe pour « paysans ».
[36]. Granqvist, 1931, p. 19.
[37]. Note trouvée par la fille de Mme Crowfoot parmi ses manuscrits.
[38]. Barghouthi, 1987, p. 24.
[39]. Moors, 2000, p. 4.
[40]. Moors, 2000, p. 5.
[41]. Moors, 2000, p. 5.
[42]. Moors, 2000, p. 6-7.
[43]. Isotalo, 1995, p. 3.

[45] Rothenberg, 1999, p. 140-141.
[46] Rothenberg, 1999, p.141.
[47]. Isotalo, 1995, p. 5.
[48]. Rothenberg, 1999, p. 147-148.
[49]. Je traduis le nom arabe du Centre. Il est aussi connu en anglais sous le nom de Artas Folklore Center. On trouve beaucoup d'informations sur les objectifs et les activités du Centre sur le site Internet http://www.palestine-family.net. Il suffit de rechercher le terme « Artas Folklore Center » pour accéder aux articles et photographies.
[50]. Rothenberg, 1999, p. 143.
[51]. Grondahl, 2000, p. 5-6.
[52] Riina Isotalo, communication privée.
[53]. Moors, 2000, p. 6.